

L'Angleterre de Defoe est au seuil de la révolution industrielle et de l'essor impérial. Sans doute ne se ferme-t-elle pas brusquement à toute effervescence spirituelle, mais l'ère de la grande agitation puritaine est définitivement close. Désormais le puritanisme se dépouille de plus en plus du fanatisme qui, au dix-septième siècle, l'avait rendu si redoutable. Une formule politique, la monarchie constitutionnelle, garantit la paix civile et procure à la nation le *modus vivendi* à laquelle elle aspire, le répit nécessaire à l'expansion économique. À l'image de Robinson dans son île, l'Angleterre procède à l'inventaire et à l'exploitation de ses ressources et de celles auxquelles elle a accès au-delà des mers. Deux dates sont significatives de cet état d'esprit : 1694, fondation de la Banque d'Angleterre ; 1711, création de la Compagnie des mers du sud, œuvre de Harley, le protecteur de Daniel Defoe. La notion d'effort individuel et de concurrence va s'imposer, d'abord dans la pratique, puis dans l'art (Hogarth, Fielding) et, enfin, dans la réflexion philosophique (Adam Smith). On peut dire que le regard de la nation se détourne de plus en plus du monde de dedans pour se fixer vers l'extérieur. Ce monde extérieur – le monde comme il est – devient le principal objet de connaissance. La nature – qui est aussi l'ordre et la raison – demeure encore parfaitement objective et sourde aux voix du mysticisme dont la peuplera la révolte romantique. Les sciences d'observation triomphent en même temps que la bourgeoisie. Mais l'observation est rarement une fin en soi. Elle doit déboucher vers une utilisation, une exploitation, ou une morale. Elle est au service de l'intérêt. La notion d'intérêt à son tour, anime l'individualisme. L'affirmation des droits de l'individu, à la fois sur le plan de la loi et sur celui du commerce, dans l'art et dans la religion, pose aux esprits systématiques la grande question de savoir comment il est possible de concilier l'intérêt de tous et celui de chacun. C'est sur ce problème que se penche la pensée anglaise, de Hobbes à Adam Smith. Dans une société où règnent les sciences appliquées, rien d'étonnant à ce que la nature et l'art ne vaillent que dans la mesure où ils épousent et servent les nécessités du réel. De même que le réalisme en peinture conduira à l'épanouissement de la caricature, de même, le réalisme littéraire aboutira à l'excentricité. Mais, au début du siècle, on en est à l'observation et à la description fidèle : pour tout dire, au reportage. Négociant, journaliste et homme d'expérience (il a près de soixante ans lorsqu'il écrit *Robinson Crusoe*), Defoe ne peut pas être autre chose qu'un réaliste. Sans doute une volonté divine enrobe l'action du récit, mais c'est une volonté cachée, qui se manifeste, non par des miracles mais, si l'on peut dire, naturellement, par la succession – on pourrait presque dire le dosage – des bonnes et des mauvaises fortunes. Le réalisme de l'auteur s'exerce à deux niveaux qu'il convient de distinguer nettement : l'un superficiel et conscient, source de procédés ; l'autre essentiel et indissociable de la personnalité de Defoe. Déjà dans Robinson Crusoe apparaît ce réalisme de l'imaginaire qui se développera à travers des œuvres successives pour aboutir à cette suprême imposture qu'est le *Journal de l'année de la Peste*.

(...) Une accumulation de notations entièrement inventées étaye le récit et lui confère une irrésistible apparence de véracité. (...) Les procédés conscients relèvent à leur tour d'un tempérament qui, transmis au héros, pousse celui-ci à noter scrupuleusement ses moindres faits et gestes, ses pensées et même ses arrière-pensées. (...) Ironie ou didactisme ? Il est en vérité bien malaisé d'apprécier le recul pris par l'auteur sur son héros. Quant au morceau d'anthologie constitué par l'épisode de la découverte de l'empreinte d'un pied nu sur la plage, les indications narratives et parfois scéniques qu'il

contient en font une véritable phénoménologie de la peur, digne d'illustrer les recherches psychologiques modernes : c'est d'abord l'arrêt, l'observation inquiète, puis la fuite panique. Ce sont ensuite les cauchemars nocturnes, l'examen rationnel de la situation, et les prudentes résolutions. (...) Très caractéristique de Defoe est la nature des réflexions de son héros quant à l'origine de l'empreinte qui le trouble tant. Serait-elle la trace du démon ? Hypothèse bien peu probable, rétorque le bon sens de Crusoe, car Satan ne pouvait prévoir dans quelle direction celui-ci allait se diriger. Il n'y avait, raisonne-t-il, qu'une chance sur dix mille pour que je découvre l'empreinte de ce pied (...) Ainsi l'imagination de Satan en personne doit-elle également suivre les voies du réalisme !

À la variété des thèmes d'intérêt, aux procédés du réalisme, Defoe ajoute un sens du rythme auquel il convient de prêter attention. Le récit risque-t-il de devenir monotone ? C'est alors que surgit l'incident imprévu qui vient, en quelque sorte, relancer l'action : le combat contre les pirates et la capture (p. 28) ou, encore, l'épisode du tremblement de terre (p. 75). On notera également que le temps subit une sorte d'accélération qui suggère au lecteur l'imminence d'un dénouement. L'unité de mesure du temps cesse bientôt d'être la journée pour devenir le mois, puis l'année. Les habiletés techniques de l'auteur sont néanmoins sans commune mesure avec la fascination que cette œuvre continue d'exercer.

Certains événements ne sont pas entièrement le fruit du hasard. C'est, par exemple, le cas de la tempête shakespearienne qui permet à l'enchanteur Prospero de capturer ses anciens ennemis. C'est également le cas du naufrage dont Robinson est l'unique rescapé. Le début du récit nous met en présence d'une volonté providentielle, voilée mais implacable (...) Ce ne sont pas les mises en garde qui font défaut à Crusoe (...) Après avoir été capturé par les pirates marocains, Crusoe a très vivement conscience d'avoir désobéi à Dieu (...)

Ainsi le récit manifeste son double caractère : roman d'aventures, fertile en épisodes et en rebondissements, d'une facture prosaïquement réaliste. Mais également parabole, relation d'un destin exceptionnel, et dont l'épisode majeur est une épreuve de purification. Sous cet aspect, *Robinson Crusoe* nous ramène tout droit à la littérature puritaine de Bunyan. Mais, tandis que le *Progrès du pèlerin* constitue une parabole exemplaire (Chrétien, le héros, résiste tant bien que mal à la tentation et mérite ainsi son salut), l'œuvre de Daniel Defoe s'attache à l'histoire combien plus humaine du déchu. Crusoe se jette tête baissée dans les voies interdites. Sa réconciliation avec la volonté divine a pour prix les épreuves et les méditations de quatre fois sept années. C'est assez dire que l'île constitue un purgatoire. Un purgatoire ici-bas, car le roman n'est en aucune manière une allégorie, mais précisément combien plus contraignant qu'un purgatoire allégorique : c'est ici-bas, dans la société des hommes que, par la grâce divine, peut s'opérer la rédemption du pécheur. Quel que soit son rôle symbolique, l'île de Robinson possède un caractère concret qui la distingue des îles de la longue histoire des utopies avant Defoe. Les îles de Platon, de More (*l'Utopie*), et même celle de Shakespeare (*La Tempête*), comportent un caractère abstrait, intellectuel magique, qui en souligne précisément la portée intentionnellement philosophique. Au contraire, voici une île parfaitement plausible. Dans la description qu'en donne Defoe apparaît une nouvelle fois la notion de modération, qui semble jouer un rôle si déterminant dans les résolutions du héros. Quels sont les principaux traits de cette île ? D'abord sa position : Defoe aurait pu tout simplement reprendre les coordonnées topographiques

de l'île d'Alexander Selkirk. Mais sans doute l'île de Selkirk était-elle encore trop proche des itinéraires maritimes ; d'ailleurs celui-ci n'avait vécu isolé que pendant quatre ans. Or, Crusoe demeure dans son île pendant une période sept fois plus longue. Defoe la situe dans un endroit plus isolé. Mais, comme il faut bien tout de même que Crusoe soit un jour délivré de son sort, l'île n'est cependant pas complètement inaccessible. D'autres marins pourront un jour y accoster. Sa superficie n'est ni excessivement petite, ni excessivement grande. Elle est, si l'on peut dire, à l'échelle du héros. Excessivement grande, elle ne saurait être explorée par un seul homme. Excessivement petite, elle ne pourrait servir de cadre aux épisodes qui nourrissent le récit. Elle est idéalement conçue pour permettre la vie humaine. Le climat y est très tempéré, on peut y cultiver les céréales que la providence a permis à Crusoe de sauver du navire (cf. l'épisode de l'orge, pages 73 et 74). Les difficultés du relief ne sont jamais insurmontables, l'eau et le bois s'y trouvent en abondance. Enfin, la faune ne comporte aucun animal dangereux pour notre ami ; bien au contraire, le perroquet et surtout les chèvres améliorent considérablement son existence quotidienne. En tant que « *dramatis personæ*¹ » l'île a un double rôle. Sur le plan spirituel, elle favorise la régénérescence du déchu en le situant dans des conditions physiques privilégiées. Elle est une Thébaidé favorable au recueillement et à la méditation. Mais elle n'est pas un désert. La fonction mystique de l'île n'exclut pas la nécessité du travail et, sur le plan matériel, elle constitue si l'on veut une réserve de matières premières. Elle procure au héros l'occasion de mettre en œuvre des facultés pratiques qu'il découvre en lui-même, met à l'épreuve son esprit d'initiative. On notera que la solitude n'est pas représentée uniformément comme une valeur positive tout au long du récit. Elle l'est au début comme condition de renouveau spirituel. Mais à la fin du récit la solitude est représentée comme un handicap. La société des hommes est, après tout, la condition humaine, elle est voulue par Dieu, et le retour de Crusoe à cette société est inscrit dans l'ordre des choses. Comme l'albatros suspendu au cou du vieux marin de Coleridge, le faix de plus en plus lourd de l'isolement tombe de lui-même une fois accomplie la volonté du Seigneur. Dans cette évolution des valeurs se manifeste l'empirisme de Daniel Defoe. Une situation donnée doit être évaluée en fonction des services qu'elle peut rendre ; en d'autres termes, la fin justifie les moyens. Mais si l'île s'oppose à la mer comme la retraite s'oppose à la société et à la vie c'est par ses possibilités d'action que l'île de Robinson retient l'imagination du lecteur et l'attention du critique. C'est à juste titre que l'on a considéré l'île comme archétype de deux grandes aventures humaines : d'une part celle de la civilisation blanche et d'autre part celle de la colonisation. La prise de possession de l'île par Robinson semble illustrer la réflexion de deux philosophes – tous deux anglais d'ailleurs – sur l'histoire de l'homme, celle de Darwin et celle de Toynbee. En un sens, Crusoe répète sur son île la geste de l'humanité. Sans doute est-il mieux armé au départ, car il dispose de deux atouts maîtres : l'épave, et ses souvenirs d'homme civilisé. Mais il s'agit bel et bien d'une adaptation au milieu et d'une conquête, d'une mise en valeur de ce milieu. En transformant celui-ci Crusoe se transforme lui-même, et cela nous conduit précisément à la théorie de Toynbee sur le « *challenge and response* » par lequel l'historien anglais rend compte de la vocation particulière de tel ou tel peuple. Toynbee met en relief l'importance de l'infrastructure géographique dans le développement des diffé-

rentes sociétés. Le territoire sur lequel sont implantées les populations humaines pose à ces populations des problèmes d'acclimatation particuliers. Ces problèmes constituent le plus souvent des défis (« *challenges* »). Lorsque les problèmes d'adaptation posés se révèlent trop difficiles à résoudre il arrive que la population implantée sur un territoire ne parvienne pas toujours selon Toynbee, à réaliser un degré de développement très élevé. Soit pour des raisons de climat (régions polaires), soit parce que le territoire en question est soumis à des bouleversements cycliques (archipels volcaniques), soit encore en raison de l'aridité du sol (régions désertiques) : le seuil technologique ou démographique indispensable ne peut être atteint. Au contraire, dans d'autres territoires plus tempérés et plus propres à l'épanouissement d'une civilisation, des difficultés surmontables imposent à la population humaine implantée sur ces territoires des efforts d'imagination et des travaux qui sont eux-mêmes à l'origine de progrès techniques et sociaux. De toute évidence, l'île de Robinson recrée un ensemble de conditions naturelles analogues à celles de l'Europe occidentale ou, plus précisément, de l'Angleterre. Dans son microcosme, Crusoe le héros naufragé réalise donc au cours d'une période incommensurable avec les âges où s'est élaborée l'humanité, la geste de la civilisation blanche. Ainsi, l'œuvre de Defoe peut-elle être considérée avant la lettre comme une illustration de théories historiques et biologiques énoncées à une époque bien plus proche de la nôtre.

Pierre NORDON, *Robinson Crusoe, unité et contradictions*, 1927.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 2 226 mots en 200 mots $\pm$ 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation : « l'observation est rarement une fin en soi. Elle doit déboucher vers une utilisation, une exploitation, ou une morale. Elle est au service de l'intérêt. » Que vous inspire cette réflexion à la lecture des œuvres de Georges Canguilhem, Marlen Haushofer et Jules Verne au programme cette année ?

¹ personnage de la pièce